

Dimanche 19 avril, soir et nuit à Bénarès – Varanasi

La nuit tombe doucement. (C'est presque une surprise, une saveur qui se laisse apprivoiser; je suis habituée au passage brutal du jour à la nuit, dans les pays près de l'Équateur.)

La barque nous mène, tels des pèlerins inaccoutumés au sacré, devant les *ghâts* de crémation où trois bûchers sont allumés.

Je prends quelques photos, non pas des bûchers, mais des gens qui là se baignent et méditent. À un moment, je me rends compte que je me sers de mon téléobjectif comme d'une longue-vue. Je ne suis pas la seule à en prendre conscience: le regardé, cette fois, est au moins aussi doué que moi pour le regard. Immobile, accroupi à l'indienne, sur les talons, les cheveux torsadés, couverts de cendres, tombant jusqu'au sol – ils me font penser aux racines aériennes et inextricables du banian – il me fixe, de la rive – moi, embarquée. Nous nous regardons. J'ai baissé l'objectif, et lui ai souri. Lui me sourit aussi. Je n'ai pas pris la photo. Au fond de moi, c'est lui qui a déclenché. Merci au swami de la nuit, merci au saddhû méditant. Dans mon cœur, inoubliée, c'est une belle photo.

La barque s'arrête un peu et le guide passionné et passionnant, Sherma, nous invite à réfléchir devant les bûchers.

L'un d'eux est à sa première heure de crémation, encore en braises. La flamme, comme nous progressons vers la rive, passe de la cheville, brûlée, blanchie, aux pieds. Elle avance. Flamme de vivacité, qui semble danser, rire.

Ces pieds qui brûlent, droits, m'ont à l'instant libérée de quelque chose – de quoi? je ne sais pas. Mon âme a reçu quelque chose de fort que mes mots ne savent pas dire. Pas encore. C'est un envol, un léger voile qui se défait: je sais que je souris, et que dedans, pas loin et très au fond de mes jours et de mes nuits, quelque chose vient de s'ouvrir à jamais, que je ne mesure pas, comme un horizon qui libère un ciel d'absolu. Rien, tout: deux pieds nus qui brûlent dans la nuit de Bénarès. Coucher de soleil, premier comme une levée d'écrou.

Me sens nue et lavée, dans l'odeur de l'eau, dans la douceur du soir tombé qui clapote gris et bleu contre la barque. Ma décision pour demain s'affermi encore. *Mâ Ganga*. C'est le soir de Pâques, je viens au monde d'une nouvelle vie.

Lundi 20 avril

Quatre heures. Levée pour aller voir le soleil inonder Varanasi, traverser les ghâts de clarté orange, pour mon bain de purification.

Dans le parc de l'hôtel, je demande à Sherma, entre deux massifs de fleurs. Lui fais part de ma volonté d'immersion dans le Gange avant cinq heures du matin. Il me regarde intensément, ai l'impression, non, la sensation que son regard descend jusqu'à un lieu sans nom, d'intimité souveraine. Il me dit : "All right, I will indicate to you the sacred ghât. You said to me you know who is Mâ Ananda Moyî ?

– Yes.

– You will take the bath on the place they call, here, "Her Ghât", where she was burnt" *.

Je le remercie.

La barque part, glisse, et au bout de quelques centaines de mètres, plus quelques longueurs de rames (je dis ça pour les transis de centimètres), nous alentissons et je peux me diriger, à la voix de Sherma, en joignant des barques voisines, en traversant

* D'accord. Je vous montrerai le ghât sacré. Vous m'avez dit que vous savez qui est Ananda Moyi. / Oui. / Vous prenez le bain à l'endroit qu'ils nomment, ici, "Son ghât". Là où son corps fut brûlé.

une passerelle jetée entre une barque de marchands et une frêle embarcation de jeunes shivaïtes. Sentiment d'extraordinaire porosité – comme d'avoir marché sur un coussin d'air, d'être portée par les ailes des anges. (Ton expression, Maman : “toi, toujours sur les ailes des anges...”)

Notre embarcation s'éloigne, la foule qui commence à grossir sur les ghâts, moi qu'un rien sème et perd (Poucet perdu), qui puis être dans une panique d'agoraphobie jusqu'à l'évanouissement, rien. Je flotte.

De passerelle en passerelle – trois ou quatre, je ne sais plus, le cœur me bat jusqu'aux yeux et aux oreilles – j'accède au ghât précisé. Un brahmane hors d'âge vient et me prend la main. Il s'agit de m'empêcher de glisser sur les pierres du bord couvertes de mousses gluantes. Je descends, sur des marches de pierre de plus en plus périlleuses, recouvertes d'algues molles et courtes, je descends lentement. L'eau monte. Elle est fraîche, limpide – je vois le fond – et propre. Entrée dans le fleuve à mi-cuisse (je suis en pantalon de toile blanche, très fine, et en *djibab* paille), j'inspire largement et descends d'un coup dans l'eau jusqu'aux épaules. Sensation très forte, comme de porter le fleuve, de le sentir vivre.

Acte spirituel que j'éprouve comme un corps à corps, une manière de baptême fondamental.

Mon cœur ne bat plus ou il bat si vite que je ne sens plus rien. Alors je regarde le soleil, et plonge, lentement. Tout disparaît. Ce qui est monde n'est plus. Je suis ce qui EST, je touche ce que je prononce pour l'écrire ici, je ressors le visage pour respirer, rejette l'eau par deux fois derrière chacune de mes épaules (comme me l'indique en anglais le vieux brahmane qui me

suit probablement des yeux, de la rive) et je porte un vœu par une pensée à tous les miens, famille, amis, êtres chers, proches ou lointains, jusqu'à ceux dont j'ai appris récemment qu'ils ne me veulent pas que du bien, loin de là – le monde littéraire est plein d'envieux.

En prononçant tout bas le prénom de chacun, je les libère de tout, comme s'il s'agissait, intimement, de bénir chaque rencontre. La Présence, Une. Puis je m'immerge une dernière fois et je reste longtemps, mais j'aimerais vraiment demeurer là des heures. Je ressors en dépliant chaque geste, à regret, avec le sentiment d'emporter tout le fleuve dans les bras, les jambes, les cheveux.

Épuisement instantané, qui tient du creusement et d'une forme particulière d'exténuation. Seul rapprochement possible: l'extrême lassitude d'après l'amour, tout désir aboli.

Un prêtre brahmane me donne sa bénédiction, me fait répéter un mantrâ en sanskrit, et tourne d'un doigt mon visage vers le soleil levant, qui éblouit. Il prend mon menton ruisselant entre ses mains et après quelques mots de prière sanskrite, il me pose le signe au front. Shiva. Santal et carmin. Je titube un peu sous l'émotion, les souvenirs des autres gestes qui en Inde me bénissent depuis plus de quinze ans – la première fois, l'été 1971, à Kodai Kanal -, et pressant ma tunique de voile trempée, je me dirige à nouveau vers les bateaux, les longues barques liées par de légères passerelles, souples, comme ailées.

Je viens au monde.

Une joie si intense m'étreint et va me garder, je le sens, toute la journée au moins (la réalisation d'un rêve? la saisie

d'une promesse à soi-même ?) qu'elle déborde. On me dira après: tu rayonnais. Cela n'est pas dicible: état de béatitude, imminence des larmes et rire pur. Ravissement.

Sherma me prend aux épaules et me regarde, au fond des yeux: "Votre cœur est sincère. Ce bain durera longtemps."

Deux heures après, je penserai à l'anecdote que raconte Ramakrishna: "Les pèlerins se jettent à l'eau, leurs péchés volent sur les arbres tels des corbeaux. À peine les baigneurs sortent-ils que les péchés reprennent leur place." Non, mes erreurs (je ne crois pas au péché) sont restées happées là-bas, au bord du Gange, devant les pieds qui brûlaient dans la nuit. Je souhaite qu'à chaque halte de mes emportements passés, qu'à chaque faute une fleur pousse et vienne donner son parfum aux pèlerins las de chaque soir. Après tout, chaque erreur reconnue est source d'expérience, donc de vérité qui avance.

Les indiennes et les Indiens me sourient, dans la rue, à l'hôtel, partout, dès qu'ils aperçoivent le signe sur mon front. *Tbika*. Un autre me fut donné dans les montagnes Bleues (Nilgiris), en Inde du Sud, il y a longtemps, par un prêtre shivaïte.

Un nouveau soleil? Un lundi de Pâques exceptionnel, comme une trouée de lumière; d'ailleurs, j'ai toujours éprouvé l'impression que Pâques, pour ma vie, était une fête liée à une force vraie de résurrection, de re-connaissance. Et sous mes doigts, serti pour toujours par un geste éphémère, inscrit dans le sans fin et le sans commencement, ce signe au front.

Ricanement d'une *touristicomane* du groupe: alors, vous n'allez plus vous laver?

Que répondre à qui pense que ce bain fut extérieur?